

Les réjouissances populaires ou la rencontre entre le sacré et le profane, le cas des *Récits et essais* de Jean Giono

The popular rejoices or the encounter between the sacred and the profane, the case of *Récits et essais* of Jean Giono

Meryem MAGDI

Doctorante affiliée au laboratoire LIMPACT

Samir BOUZRARA

*Professeur de l'Enseignement Supérieur
Université Cadi Ayyad, FLSH de Marrakech, Maroc*

Abstract

The theme of festivity has been a subject of predilection, for music, cinema, painting, photography, etc. In the universe of Giono, and particularly in *Récits et essais*, the presence of the theme of popular festivity, peasant and rustic in the present case, is conspicuously visible, and it has been forever clear even in the early days of the writer's literary career. Festivity, which is nothing other than a celebration in whatever order might it be, sacred or profane rejoices, public or private jamboree, etc., thus accomplishes with Giono its various social, symbolic and other functions. In this regard, in his presentation of festivity, Giono takes the time to describe an almost sacred ambiance that reminds us, in a way, of the ritual of the religious ancient pagan processions, or other more universal ones; Imperceptibly, and in all subtlety, he topples, with the help of some illusions, and with much art and depth, the sacred atmosphere by introducing a profane register. Fidelity to the "sacred" and an imposed transgression by the "profane" in regards to the representation of celebration, are forever present in Jean Giono's writings.

Nul n'a besoin de recourir à l'archéologie et à l'histoire de l'art, pour mesurer jusqu'à quel degré, le thème de la fête a été l'un des sujets de prédilection, pour la musique, le cinéma, la peinture, la photographie, etc. De nombreuses œuvres, picturales ou autres, témoignent avec force, de l'intérêt qui ne s'est jamais démenti, et ce tout au long de l'histoire artistique occidentale (est très probablement universelle) autour de l'imaginaire et de la représentation de la fête.

Dans ce sens, *Colline, Jean le bleu, Le Chant du monde, Le Serpent d'étoiles* ainsi que d'autres écrits de Jean Giono présentent l'épisode festif dans tout ce qu'il a de particulier. Dans

l'univers de Giono, la présence du thème de la fête populaire, paysanne et champêtre en l'occurrence, est nettement visible, et ce depuis les tous débuts de la carrière littéraire de l'écrivain. La fête, qui n'est autre qu'une célébration de quelque ordre que ce soit, réjouissances sacrées ou profanes, festivités privées ou publiques, etc., remplit ainsi avec Giono leurs multiples fonctions sociales, symboliques et autres.

Chez Giono, la fête est un moment charnière où se rencontrent le sacré et le profane. Elle est à la fois un rite d'union avec la nature et un exutoire des passions humaines. C'est dans cette tension que réside toute sa richesse : un équilibre fragile entre l'élévation spirituelle et l'abandon aux plaisirs terrestres. Dans ses œuvres, Jean Giono explore souvent la frontière entre le sacré et le profane. D'une part, l'écrivain des *Vraies Richesses* ne conçoit pas le sacré dans une perspective religieuse institutionnelle, mais plutôt comme une force vitale omniprésente dans la nature. D'autre part, le sacré ne réside plus dans l'église, mais dans l'acte de vivre pleinement et d'affronter la nature sans artifice. Sacré et profane se trouvent alors transgressés dans les *Récits et essais*. Dans l'univers de Giono, le profane peut paradoxalement se charger d'une dimension sacrée. Le travail de la terre, l'acte d'aimer, ainsi que le corps lui-même sont parmi les éléments perçus comme des formes de transcendance. L'homme retrouve une forme de pureté en renouant avec un mode de vie primitif.

À cet égard, dans sa présentation de la fête, Giono prend le temps de décrire, dans ses textes, une ambiance quasi sacrée qui rappelle d'une certaine manière, le rituel des processions religieuses antiques païennes, ou autres plutôt universelles ; en filigrane, et en toute subtilité, il bascule, à l'aide de quelques allusions, avec beaucoup d'art et de profondeur, l'atmosphère sacrée en introduisant un registre profane. De ce fait, la fête populaire devient pour Giono le lieu de rencontre entre le sacré et le profane et acquiert, par conséquent, un nouveau statut qui permet à l'écrivain de remplir de nouvelles fonctions adaptées à la situation sociale et politique que vit le monde à cette époque. Fidélité au « sacré » et transgression imposée par le « profane » quant à la représentation de la fête, sont alors au rendez-vous chez Jean Giono.

1. Pour une représentation de la fête populaire

La représentation critique, artistique et littéraire de la fête a contribué énormément dans le succès culturel des réjouissances populaires. La fête est présente dans quasiment tous les

domaines artistiques et nombreux sont les artistes ou écrivains qui se sont intéressés au thème de la fête en le traitant chacun à sa manière ¹.

Dans ce sens, le domaine littéraire ne fait pas exception. Les réjouissances populaires constituent un thème omniprésent dans la littérature antique, classique, moderne ou contemporaine. Qu'il soit roman, théâtre, poésie ou essai, tous les genres recourent à la représentation des festivités. Si, depuis l'antiquité, les écrivains expriment leur penchant pour l'évocation de la fête dans leurs écrits, c'est parce que cette dernière, qu'elle soit représentée dans des œuvres majeures ou mineures, s'intéresse à des thèmes traditionnels tel que l'amour, le mort, la guerre... et elle est souvent décrite accompagnée de composantes indispensables (banquet, chant, danse, jeux, etc.).

En effet, de nombreux hellénistes ont quasiment confirmé que tous les romans grecs se sont intéressés au thème de la fête qu'il est devenu l'un de ses motifs principaux. Xénophon d'Éphèse, Achille Tatius, Héliodore, Platon, Plutarque ... pour ne citer que ces écrivains antiques qui ont consacré des pages entières à la représentation de la fête. Ainsi, il faudrait ajouter que les Anciens n'étaient pas les seuls à exprimer leur ambition quant à la représentation de la fête puisque cette thématique sera reprise par les Modernes. Nous sommes alors face à une longue tradition qui, depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, est encore en œuvre ².

La fête, telle que nous l'employons ici, est dans le sens de la célébration des pratiques religieuses et spirituelles, la commémoration de certaines croyances transcendantes en relation avec les divinités, les mythes ou les cycles naturels, ce qui signifie qu'on est pleinement dans l'approche « sacrée » de la fête. Toutefois, et comme nous le savons, la littérature transgresse

¹ La critique littéraire et les recherches et études en sciences humaines sont beaucoup penchées sur la nature et les fonctions de la fête. De très nombreux ouvrages et articles se sont intéressés au sujet. Citons-en ici, à titre indicatif, quelques-uns de ces essais et publications : M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la Renaissance*, R. Caillois, *L'Homme et le sacré* (chapitre IV en particulier) J. Cazeneuve, *La vie dans la société moderne*, O. Donnat, D. Fabre, *Carnaval ou la fête à l'envers*, S. Freud, *Totem et tabou*, R. Girard, *La Violence et le sacré*, M. Mazoyer, J. Perez Rey, F. Malbran-Labat, R. Lebrun, *La Fête, de la transgression à l'intégration* (L'Harmattan 2003) ou encore dans, en 2004 toujours chez L'Harmattan, *La Fête, la rencontre des dieux et des hommes*, Article « Fête dans le Dictionnaire des littératures françaises et étrangères », Larousse... Ainsi, le succès de l'épisode festif dans l'univers du septième art français, par exemple, est manifeste. Retenons en les titres de ces quelques films et documents iconographiques ayant enrichi la médiathèque occidentale : M. Carné, *Les Enfants du Paradis* (scène de fête dans les rues de Paris) L. Comencini, *Casanova, une adolescence à Venise*, G. Corbiau *Le roi danse*, M. Newell, *Quatre mariages et un enterrement*, M. Ophuls, *Le Plaisir*, L. Riefenstahl, *Les Dieux du stade*, J. Tati, *Jour de Fête*, L. Visconti, *Le guépard* ...

² L'imaginaire festif s'est transmis alors des Anciens aux Modernes, du patrimoine littéraire occidental vers la littérature française moderne et contemporaine. Shakespeare en Angleterre ou encore Rabelais en France représentent les illustres représentants de cette tradition moderne. De la Renaissance au Romantisme, passant par le classicisme ou autres, le thème de la fête reçoit toujours un grand succès de la part du lecteur.

souvent les normes ; y compris ce qui est de l'ordre du sacré, et c'est exactement le cas avec la fête¹. Cette dernière acquiert souvent dans la littérature une représentation profane et le moment de communion avec le divin se trouve transgressé pour remplir d'autres fonctions.

Dans son ouvrage intitulé *L'homme et le sacré*, Roger Caillois confronte le sacré et le profane en analysant la notion de « transgression » comme un élément central des dynamiques sociales et culturelles. En s'inspirant de Durkheim et de Bataille, il analyse la manière par laquelle les sociétés établissent des limites entre les deux sphères et comment les rites ainsi que les pratiques collectives sont transgressées. En effet, Caillois ne se limite pas à la distinction classique entre le sacré et le profane mais il montre que le sacré ne peut exister sans la possibilité d'être transgressé. La transgression, qu'elle soit alors de l'ordre du sacré ou du profane, devient un passage nécessaire au fonctionnement des sociétés et peut prendre la forme de rite, de fête, de jeu, de simulacre ou encore devenir une expérience de violence et d'excès.

Parmi les écrivains qui se sont intéressés au thème des réjouissances, nous trouvons Jean Giono. Depuis les débuts de sa carrière littéraire, la création gionienne est marquée par la forte présence du thème de la fête populaire, paysanne et champêtre en l'occurrence. À ce propos, nous citons quelques exemples.

Dans *Colline*, la fête se déclare après la mort de Janet qui, dans l'esprit des habitants du village, était l'origine de toutes les catastrophes qui ont frappé les Bastides Blanches. La fête, telle qu'elle est représentée dans cette œuvre, véhicule une charge poétique et symbolique très puissante. Les autres œuvres qui vont succéder ce premier roman seront également marquées par la présence d'une diversité d'épisodes festifs. Ainsi, dans *Jean le bleu*, il est question de lundi de Pâques, d'un mariage, d'un bal, d'un suicide ... Il est de même dans *Le Chant du monde*, *Que ma joie demeure*, *Les Grands chemins*, *Les Âmes fortes* puisqu'il serait à chaque fois question d'un mariage, d'une fête populaire, d'une fête funèbre ... La fête, telle qu'elle est

¹ R. Caillois rapporte au chapitre 4 intitulé « Le Sacré de transgression : Théorie de la fête », qu'en Amérique du Nord, lors des cérémonies majeures, particulièrement lors des rites de fécondité et d'initiation : « ... les novices prennent connaissance des mythes, de l'héritage mystérieux et sacré de la tribu. Ils assistent à la démonstration des cérémonies qu'ils célébreront à leur tour et dont la réussite prouvera l'excellence de leur qualité d'adultes. Les danses rituelles de l'Amérique du Nord sont liées à des dons magiques, qui sont eux-mêmes en rapport avec les récits secrets qui expliquent comment les ancêtres les ont acquis. », *L'Homme et le sacré*, Editions Gallimard, col. Idées/Gallimard, Paris, 1940, p. 141.

Il ajoute, toujours dans *L'Homme et le sacré* : « Les esprits n'apparaissent que l'hiver, c'est-à-dire entre deux périodes de labeur profane, hors du temps ordinaire : l'hiver est la saison des fêtes, des danses où les jeunes gens incarnent les esprits, pour acquérir les dons qu'ils dispensent et s'approprier les pouvoirs qu'ils possèdent en s'identifiant à eux. » Idem.

représentée par Giono, traduit tantôt une atmosphère noire, cruelle et tragique comme c'est le cas des *Chroniques romanesques*, tantôt une ambiance joyeuse, joviale et euphorique comme c'est le cas dans *Récits et essais*.

Comme chez Roger Caillois, la fête, chez Jean Giono, devient un moment où l'on joue avec la frontière entre le sacré et le profane. Les jeux programmés lors de la fête deviennent une forme de transgression contrôlée, où l'on dépasse les règles sociales. La fête permet le renouvellement de l'ordre sacré en le défiant temporairement. Toutefois, tout en transgressant certaines frontières, Giono tient à garder l'équilibre entre la dynamique sacrée et profane en régulant les structures sociales. À cet égard, la fête représente un motif littéraire omniprésent dans la production gionienne depuis *Accompagnée de la Flûte* jusqu'à *l'Iris de Suze* et domine ses œuvres qu'elles soient « romanesques » ou « non-romanesques ». Les habitants de Manosque cherchent à travers de telles festivités à marquer une rupture avec le quotidien. La fête devient alors chez Giono un motif littéraire qui permet au quotidien d'être sacralisé. L'œuvre devient alors l'espace de rencontre entre le sacré et le profane.

Les *Vraies Richesses*, à titre d'exemple, se présente comme « la fête du pain ». Il s'agit de Sept femmes du village qui préparent du pain au four communal qu'elles partagent avec les autres, petits et grands, hommes ou femmes, dans une ambiance de donner et de partager :

« Alors, sept femmes sortirent dans la rue. C'est par hasard qu'elles étaient sept [...]. Elles portaient de grands paniers sur la tête. Elles marchaient lentement. Des enfants les suivaient. Elles montèrent vers le four. C'était le samedi matin. On allait défourner la première grosse fournée du village [...]. Les enfants criaient. Tout un concert de voix menues, puis des voix d'hommes demandant ce que c'est, puis des pas d'hommes sur le chemin du four. Des appels de femmes. Tant l'odeur de pain maintenant était forte [...]. Il y avait douze pains pour chacune. Le pain craquait de chaud dans les corbeilles » (Giono, 1989, 225-226)

Dans cette séquence qui annonce le don, Giono prend le temps (et nous aussi) de décrire une ambiance accompagnée de résonances quasi sacrées (ceci ne va pas sans nous rappeler d'une certaine manière, le rituel des processions religieuses antiques païennes, ou autres plutôt universelles... « Elles [les femmes] marchaient lentement »). En filigrane, à travers cet extrait, comme dans de très nombreuses descriptions de situations quotidiennes, on perçoit comment Giono, avec beaucoup d'art et de subtilité, fait basculer, à l'aide de quelques allusions, et en profondeur, l'atmosphère, d'un registre profane, à celui du sacré et du visionnaire (selon la propre terminologie de l'essayiste).

« Il [Giono] aurait pu aussi bien commenter le choix du chiffre sept, souligne Mireille Sacotte, même si dans son texte il écrit que les femmes sont sept « par hasard ». Ce hasard-là fait bien les choses, il va droit aux nombres chargés de symboles ; il y a aussi douze pains pour chacune. De la prospérité pour les douze mois de l'année, du pain pour tous les jours de la semaine » (Sacotte, 1995, 983)

En plus de tout ce que ceci véhicule comme charge symbolique quasi sanctuarisée, il convient de préciser que chez Giono, il y a aussi une volonté d'accentuer les traits relatifs à une dynamique de la réjouissance, de la joie, et du bonheur collectif.

Par ailleurs, la particularité du sacré chez Giono, c'est qu'il s'inscrit dans une vision poétique et panthéiste et trouve ses racines dans la nature et les cycles de la vie. La fête gionienne dépasse le simple événement religieux ou social pour devenir un moment d'union mystique entre l'homme, la nature et le cosmos. Giono établit des rapports sacrés avec les composantes du cosmos telle que la nature. La terre, le vent, les arbres et l'eau trouvent toute leur sacralité dans son texte. Ainsi, les personnages de ses récits ou encore de ses romans, entretiennent tous une relation harmonieuse avec la nature et ses forces. Cette communion joyeuse est souvent célébrée collectivement.

Giono recourt à un ensemble de procédés qui lui permettent de sacraliser certains éléments de la nature et parmi lesquels la forte présence des figures et des récits mythologiques. En effet, Giono était un passionné des œuvres antiques marquée par la forte présence des figures et des récits mythologiques ainsi que par les œuvres classiques qui affichent un grand intérêt pour les littératures orales et écrites, savantes et populaires... Les lectures de jeunesse, qui s'intéressent au folklore, aux coutumes ainsi qu'aux fêtes populaires qu'elles soient méditerranéennes ou provençales, représentent, sans aucun doute, une source d'inspiration¹ pour l'écrivain. Giono ne se contente pas uniquement de décrire les épisodes festifs mais il les transmet avec création et les représente avec poéticité. Le chantre de Noé promeut l'épique, recourt au beau et au merveilleux pour écrire la vie, la joie et le bonheur avec art.

Afin de réussir ladite tâche, Giono place souvent le lecteur dans un décor méditerranéen : le climat, les collines, l'ombre chaude des genévriers, les mammifères (chèvres et brebis), le soleil, les cours d'eau, les ruisseaux ... et la Provence, chère à Giono, fait partie intégrante de ce monde.

« *La Provence, écrit Marguerite Mathilde Girard, appartient au monde méditerranéen, non seulement par sa géographie, mais aussi par son passé. La Provence fut la première voie de pénétration des Grecs en Gaule, et la première province des Gaules occupées par les Romains ; elle sera aussi la dernière où se maintiendra leur administration* » (Girard, 1974, 35)

¹ Dans *Jean le bleu*, une autobiographie romancée de l'écrivain, Giono écrit que pendant son enfance ou encore son adolescence, il était un boulimique de lecture. Il lisait les chefs-d'œuvre anciens et antiques dès son jeune âge et y goûtait amour et sensualité. Jaques Chabot dit dans ce sens : « En somme, le petit Jean, qui n'était pas un rat de bibliothèque mais un rat des champs, dévorait Les Bucoliques, Les Géorgiques, L'Odyssée comme de beaux fruits mûrs bien juteux », *La vie rêvée de Jean Giono*, L'Harmattan, Paris, Coll. L'Art en bref, 2002, p. 28.

Comme nous le savons, la Provence, par sa culture, appartient au monde méditerranéen. Ainsi, les provinciaux ont été, depuis les nuits des temps, dans le culte de l'adoration des forces naturelles. Le paganisme antique a laissé ses traces profondes sur cette terre, en dépit même du christianisme. Et comme le confirme l'histoire des mentalités, le christianisme s'est adapté aux traditions provençales, nourries de légendes païennes, sans chercher à les détruire. De ce fait, la Provence, comme une composante indispensable de la nature, se trouve décrite en toute sacralité ; ce qui traduit parfaitement l'esprit gionien.

Les provençaux ont été profondément habités par l'esprit des grecs anciens. Ces derniers qui, d'après la mythologie, ont donné à leurs forces divinisées des formes humaines. C'est l'exemple de Zeus qui régna sur le monde des dieux depuis le sommet de l'Olympe ou encore le dieu Pan qui se réfugie dans l'Arcadie : « Le côté sensuel et naturiste du mythe de Pan, ainsi que la force créatrice dont il est le symbole, n'ont pas manqué, sans doute, de séduire Jean Giono, qui l'a adopté, continuant ainsi la tradition provençale ». (Girard, 57-58)

L'influence mythologique, d'origine méditerranéenne, charme Giono le provençal. Cette influence révèle clairement l'imaginaire créateur de l'écrivain en choisissant comme titre pour ses premières productions littéraires *La trilogie de Pan*. La Méditerranée offre à Giono une pluralité de cultes, quasi sacré, qui les investit comme un cadre parfait pour ses récits festifs.

Nous comprenons alors que la transgression, chez Giono, est tantôt philosophique, relative à sa vision du monde, tantôt littéraire, remplissant ainsi un besoin esthétique (les personnages de Giono sont souvent des figures de transgression : ils brisent les conventions sociales, religieuses ou morales pour retrouver une vérité essentielle. Bobi dans *Que ma joie demeure*, Angelo dans *Le Hussard sur le toit* ou encore Langlois dans *Un roi sans divertissement* sont des êtres en quête d'un sacré qui dépasse les dogmes établis.). Le panthéisme gionien, relevant de la vision du monde de l'écrivain, est parmi les éléments qui effacent les distinctions traditionnelles entre le divin et l'humain, le pur et l'impur, le spirituel et le matériel. La terre, les arbres et les animaux sont porteur d'une énergie quasi divine. Dans *Que ma joie demeure*, Bobi incarne une forme de guide spirituel en communion avec la nature. Un autre modèle de transgression qui s'inscrit aussi dans la lignée philosophique est celui de la remise en cause de la conception chrétienne du sacré. Angelo, dans *Le Hussard sur le toit*, est confronté à la peste, une épreuve où les valeurs religieuses traditionnelles sont souvent mises à mal. La charité chrétienne et l'ordre moral sont éclipsés par des comportements de survie instinctive.

2. Fête dans l'imaginaire gionien : une représentation métaphorique

Le grand défilé des fêtes et des réjouissances chez Jean Giono avec toute leurs compositions structurelles existantes dans *Les œuvres romanesques* ou encore dans *Récits et essais* ne doit pas toujours se prendre dans un sens propre, ni encore dans un premier degré. En effet, la fête populaire, dans l'ensemble de l'œuvre de Giono, et spécialement dans *Récits et essais*, avec son évocation implicite soit-elle ou explicite, et très souvent finement suggérée.

La fête chez Giono est multiforme et prend parfois des apparences surprenantes, originales voire même fantastiques. Il faudrait souligner à cet égard que, dans l'univers de Giono, les choix esthétiques de l'écrivain dégagent la richesse du récit de la fête populaire. Autrement dit, le choix d'un récit traditionnel avec la succession des événements à laquelle il fait appel ou encore le choix subtil d'un récit avec ses multiformes racontées de manière insoupçonnée font tous référence, concrètement et pratiquement, à la fête populaire. De ce fait, nous comprenons qu'à travers cette manière détournée, Giono met en avant les attributs de la nature ainsi que les multiples fonctions des fêtes populaires ; ce qui permet d'inscrire ces dernières dans une dimension esthétique, poétique et encore métaphorique et qui accorde à l'écriture toute sa dimension littéraire.

L'un des emplois métaphoriques de la fête chez Jean Giono permet de lier les réjouissances au travail. Marcel Neveux cite dans *De l'artisanat considéré comme danse* : « Les travaux et les jours sont si étroitement liés pour eux [les personnages de Giono], depuis bien avant Hésiode » (Neveux, 1988, 55). Il faudrait signaler, à cet égard, que Giono ne fait pas l'éloge de la mesure comme chez Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*. En effet, si Hésiode prône la mesure comme nécessité morale et économique, Giono préfère une approche plus instinctive, où la vie rurale n'est pas tant une discipline qu'un épanouissement libre et poétique. Ainsi, Giono ne fait pas véritablement l'éloge de la mesure comme Hésiode, car son écriture et sa pensée sont souvent portées par l'excès de vie plutôt que par la retenue.

Depuis ses débuts littéraires, Giono est resté fidèle aux différentes facettes de la vie des êtres qui habitent son imaginaire. C'est avec beaucoup d'art et de précision qu'il parle des villageois, comme le rapporte Mireille Sacotte : « Que font alors ces personnages dans ce lieu ? Ce qu'on fait dans tous les villages du monde : ils labourent, ils sèment, ils récoltent ; ils s'occupent des bêtes ; ils se rencontrent, ils parlent, ils font des fêtes » (Giono, 1988, 981).

À partir d'une simple lecture de cet extrait nous pouvons soulever deux préoccupations majeures des villageois, qu'ils soient paysans, artisans ou bergers ... à savoir : le travail et la fête. Nous comprenons alors que le couple fête et travail rythme la vie des paysans et se rapportent parallèlement au mythe du paysannat et de l'artisanat : « Il y a dix ans que je répète : « la paysannerie et l'artisanat sont seuls capables de donner aux hommes une vie paisible, logique, naturelle » (Giono, 1988, 662).

La corrélation entre travail et fête, chez Giono, est évoquée dans plusieurs de ses écrits. Dans *Triomphe de la vie*, le lecteur est enchanté par cette association à la fois lyrique et poétique, entre travail et fête paysanne. Giono résume ce rapport à travers une belle phrase évoquée dans ce même essai : « Sans fêtes, pas de travail ; sans travail, pas de fêtes » (Giono, 1988, 748).

Dans *Triomphe de la vie*, Giono consacre des pages entières à l'épisode festif¹. Pour lui, la fête paysanne commence avec la joie de la première récolte et se termine avec la dernière tige de blé ; c'est-à-dire qu'elle porte sur toute la période de la moisson. Nous déduisons, par conséquent, que travail et fête chez Giono, vont de pair. La fête ne se rapporte pas uniquement à la période de la moisson, mais aussi à la vendange, à la fenaison ... Dans ses romans ou encore ses essais, c'est toujours la succession d'un ensemble de fêtes particulières qui sont suivis brusquement par une fête générale. Les réjouissances, chez Giono ne se traduisent pas uniquement dans la manifestation festive mais également à travers l'émotion ressentie au sein de la nature, le sentiment de liberté que dégage l'étendue des champs ainsi que la sécurité et la liberté qui les accompagne.

Chez Giono, le rapport entre travail et fête est rapporté, le plus souvent à sa dimension naturelle. La fête paysanne est « le couronnement naturel de tout travail accompli », à l'image de « la communication (naturelle) d'une étincelle à la poudre ». Nous déduisons qu'il existe alors une relation intime et naturelle, entre travail et fête, qui déclenche chez l'auteur ainsi que chez tous les villageois de Mens de Tréminis, de Silence ... exaltation, enchantement et

¹ « La fête paysanne n'a ni commencement ni fin. Elle a commencé avec la joie du premier épi de blé récolté, elle ne finira que le jour où, au bout de la tige de blé il n'y aura plus d'épi mais de l'herbe sèche. Quand cette fête n'éclate pas elle attend. Il lui en faut peu, surtout dans les périodes de travail : moissons, vendanges, fenaisons ; cela tient tout le temps à un fil. À chaque instant ce sont des fêtes particulières puis brusquement c'est une fête générale qui éclate comme la communication d'une étincelle à la poudre. Les origines de la fête paysanne sont faciles à comprendre : elles sont dans l'émotion que tout homme sain ressent devant un tas de blé, une récolte quelle qu'elle soit et dans le sentiment de liberté, de sécurité et de paix qui naturellement l'accompagne (doit accompagner). Pour préparer une belle fête paysanne, c'est très simple de recettes : on prend une belle récolte, on prend la liberté, la sécurité, la paix. » (Giono, 1988, 747-748).

sentiments intenses : « Les origines de la fête paysanne [...] sont dans l'émotion que tout homme sain ressent devant un tas de blé, une récolte quelle qu'elle soit et dans le sentiment de liberté, de sécurité et de paix qui naturellement l'accompagne (doit accompagner) ». (Giono, 1988, 748).

Si Giono accorde un intérêt particulier à ce rapport entre fête et travail, c'est parce qu'il fait partie de cette grande tradition d'écrivains ¹ qui s'intéressent à la condition de l'artisanat, à la reconstitution de l'habileté de leur savoir-faire, et surtout à l'appréciation de leur mode de vie, de leur création ... Si l'intérêt de Giono pour le travail peut être perçu sous un angle politique en tant que critique du monde moderne, comme c'est le cas pour Peguy et Simone Weil, il est avant tout philosophique, prônant une vision harmonieuse de l'homme dans son environnement. C'est un travail qui libère, non qui aliène, qui rapproche de l'essentiel plutôt qu'il n'asservit.

À l'instar de François Rabelais dans son roman satirique *Gargantua et Pantagruel* (livre XXIII-XXIV) qui cherche à travers lequel à observer les métiers mécaniques et dont les métiers artisans témoignent d'une estime semblable aux métiers et au travail de l'esprit, Giono s'inscrit dans une parfaite filiation d'estime et de célébration de l'artisanat avec certains philosophes des Lumières ². Nous comprenons alors que la représentation de l'artisanat a toujours préoccupé la tradition littéraire européenne. Avec le chantre de *Jean le bleu*, le poids est le même, voire même plus marqué : « Reste l'artisanat. C'est aussi un sujet, dit-il, sur lequel il me semble que j'ai écrit pas mal depuis dix ans » (Giono, 1988, 661-662). L'artisanat est souvent présenté chez l'auteur de *Triomphe de la vie*, comme un mode de vie authentique, opposé à l'industrialisation et à la modernité déshumanisante. Au-delà de sa valeur spirituelle, esthétique et son expression du savoir-faire et du lien avec la terre, il permet à Giono, comme c'est le cas dans *Le Hussard sur le toit*, de critiquer la modernité et le progrès technique.

À travers la fête, Giono explique une vision hédoniste et poétique de l'existence, où les plaisirs simples (musique, danse, partage) sont essentiels ; la fête serait alors un moment

¹ Dans l'un des chefs-d'œuvre de l'humanisme de la Renaissance, *La Nouvelle forme de communauté politique et la nouvelle île d'utopie* (1516), communément connu sous le titre de *L'Utopie*, le grand écrivain, Thomas More (juriste et théologien anglais, ami d'Érasme), revient sous forme d'un récit imaginaire décrivant une société parfaite, un nouveau monde régi avec une meilleure forme de gouvernement, et où l'artisanat est mis à l'honneur. Dans ce « Nulle part » ou « Lieu de bonheur », se tissent des relations où toutes les composantes, qui assurent le pacte social vivent en parfaite intelligence et harmonie.

² Dans le Livre III de *L'Emile*, c'est en ces termes, que Jean-Jacques Rousseau exalte la liberté dont jouit l'artisan : « ... partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait, il emporte ses bras et s'en va. ». Dans son « Discours préliminaire de l'Encyclopédie ». D'Alembert, lui, refuse absolument tout parti pris qui considère les métiers d'artisanat et mécaniques comme inférieurs aux autres.

d'épanouissement collectif et de communion avec les autres. Ainsi, Giono voit le travail manuel comme une manière pour l'homme de s'intégrer harmonieusement à la nature, sans la dominer ni l'exploiter. Le travail, pour Giono, est synonyme de liberté et de sagesse.

3. Fête utopique

Les textes de Giono, et particulièrement ceux qui sont écrits avant les *Chroniques romanesques*, reposent en grande partie, sur le choix esthétique de l'utopie. À partir de l'examen de l'histoire de la critique et de la réception de l'univers de la création gionienne, nous comprenons qu'il a été assez souvent incompris. Ses premières œuvres ont été mal reçues et nombreux sont les détracteurs qui ont expressément diffusé la fameuse « légende des édens ».

Dans *Le Poids du ciel*, Giono déclare : « Il n'est pas question d'édens campagnards. Qui a parlé d'édens campagnards ? ... Il y a partout la peine des hommes. Je dis seulement que la grande question est d'avoir une peine à sa taille » (Giono, 1988, 350). Ceci veut dire que Giono était amplement conscient de la réalité qui l'entoure ; sauf qu'il était animé par une veine d'optimisme. Toutefois, certains essais, à l'instar de *Triomphe de la vie*, ont contribué largement à l'émergence de cette légende et ont poussé plusieurs lecteurs et critiques à qualifier Giono comme étant un poète lyrique, un écrivain régionaliste dont l'unique préoccupation est de dépeindre la Provence, de privilégier la nature au détriment de la culture, et où les personnages semblent désirer un retour vers une forme d'Âge d'Or où l'homme fusionnerait avec la nature. C'est la raison¹ pour laquelle le contenu idéologique gionien, qui repose sur le profond amour de la nature, le rejet du progrès matérialiste, la simplicité et l'autosuffisance, la fraternité, l'imaginaire et la liberté intérieure, n'est jamais pris au sérieux. En effet, Giono ne se contente pas de faire l'éloge du passé en appelant à un simple retour vers un Âge d'Or mais il perçoit ce retour à la nature comme le seul modèle d'harmonie avec le monde qui permettra de faire face aux forces destructrices de l'industrialisation et du modernisme. L'expérience de la guerre lui a appris à refuser toute forme de violence et à défendre la liberté et la solidarité.

En 1953, Giono décide enfin de se défendre contre toutes ces attaques et écrit dans les *Vraies Richesses* : « Je suis loin de croire au bon sauvage, et même au bon n'importe quoi. » Il ajoute dans ce sens dans son recueil *L'Eau vive* : « Le lyrisme des hommes de la terre, le lyrisme des

¹ Vision très tangible surtout après la publication de « Possession des richesses », de « Rondeur des jours », ou de « Rythme de la vie », c'est-à-dire, ces textes de nouvelles, plus tard rassemblés dans son recueil *L'Eau vive* écrit entre 1933 et 1936 ; ou encore perceptible, en 1935 avec la réception critique de *Que ma joie demeure*.

artisans, ne s'élève jamais bien haut. Il y a le boulet du métier... Quand j'ai vu ça, ç' a été une grande désillusion » (Chonez, 50). Si les critiques se sont raillés de ce que Giono considérait comme étant des Âges d'Or, de ses bergeries lyriques et de ses récits utopiques, au style comportant quelques excès rhétoriques et qui peut être par moment dérangent, on s'aperçoit toutefois que l'ensemble reste fondamentalement authentique. En effet, l'univers de Jean Giono représente une atmosphère quotidienne extrêmement intense, un paysan au cuir tanné, un berger des hauteurs pur et solitaire ; décrit une « terre gaste »¹ caractérisée par son inaccessibilité et son isolement ... car Giono est aussi le peintre de la cruauté et de la rudesse quotidienne des mœurs.

Si la Provence chez Marcel Proust est toujours ensoleillée et aimable, comme c'est le cas dans *Marius* ou *Jean de Florette*, celle de Giono est plutôt enfermée et isolée, située à l'écart des grandes routes et des axes de communication principaux : « Les routes, lit-on au tout début d'*Ennemonde*, font prudemment le tour du Haut Pays » (Giono, 1960, 253). Autrement dit, dans les romans, ainsi que les *Récits et essais* de Giono, le décor privilégié en général, est sauvage et solitaire. Un tel choix nous permet de déduire que Giono apparaît très en garde contre les clichés du genre d'écrivain utopique, pastoral, idyllique, bucolique² ...

Ainsi, la présence de la dimension de la vision du monde et des choses relatives à l'utopie se marie à la peinture du désordre et du chaos. L'imaginaire de l'auteur n'est pas une idylle bucolique habilement orchestrée ; cet imaginaire, au contraire, est envahi par la peur, la panique, le désordre, la cruauté et la mort. À cet égard, la nature reprend tous les traits d'un *locus terribilis*. Les récits sont situés dans des espaces quasiment inaccessibles et drus et les personnages travaillent dans des villages accrochés à des rochers « comme des nids de guêpes »³.

Par ailleurs, les épisodes festifs, chez Giono, se caractérisent également par cette dimension utopique étincelante et flamboyante. Giono est alors sur les pas des grands représentants de l'art

¹ La notion de « terre gaste » chez Jean Giono apparaît comme un concept central pour comprendre son rapport à la nature et à l'homme. Le terme « gaste » signifie « stérile », « dévasté », ou « désertique ». Chez Giono, il évoque des espaces à la fois physiques et symboliques, marqués par une absence de vie ou une destruction, souvent liée à l'action humaine.

² En note : suite à leur collaboration surtout dans des projets cinématographiques, à l'instar de *La Femme du boulanger*, le public les a presque toujours confondus. D'ailleurs, faut-il le rappeler, Giono a souffert d'un autre cliché, celui de poète local, régionaliste.

³ Il faut rappeler que Giono utilise très souvent cette métaphore. Exemple dans *Regain*, in *Œuvres romanesques complètes I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.329.

de l'utopie et de l'imaginaire bucolique de l'antiquité classique, qui ont nourri profondément son imaginaire grâce à leur beauté, leur ordre, leur « élégance exquise »... L'héritage gréco-romain classique a profondément nourri l'inspiration utopique chez Giono ; qu'il revendique souvent à travers l'expression « extrêmement virgilien ».

La rencontre avec les maîtres de l'utopie classique, tel que Théocrite, avait eu une grande influence sur le Fromancier. L'esthétique utopique, bucolique et pastorale, imprime d'ores et déjà les premiers textes et poèmes du jeune manosquin.

Par ailleurs, la beauté de l'utopie rayonne dans les séquences festives des *Essais* par un tropisme hédoniste assez marqué. La pluralité des personnages hédonistes, dans un élan naturel et authentique, goûtent la vie et profitent pleinement de l'instant présent ; et ceci s'élargit lors des épisodes festifs. En gros, les séquences narratives des réjouissances populaires chez Giono, se prêtent naturellement à ce type de sensations et d'attitudes.

Aussi, faut-il le nuancer, l'hédonisme se manifeste particulièrement chez les êtres d'exception, membres d'une civilisation paysanne, elle-même aux yeux de l'essayiste, civilisation d'exception, dont il essaie de décrire ses gestes, ses valeurs, sa sensibilité, ses émotions... Hédonisme se voulant individuel certes, il ne saura tarder à devenir pour cet amateur d'âmes, pendant ces réjouissances populaires, essentiellement collectif, et du coup, s'inscrire dans l'image antique de « la chaîne d'or ».

L'expression de la joie dans cette utopie, des *Vraies richesses*, au *Triomphe de la vie*, en passant aussi entre autres, par *Lettre aux paysans sur la pauvreté la paix...* fait écho, presque terme à terme, au principe de la joie solidaire, sociale et collective, qui cimente de nombreux chefs-d'œuvre romanesques : dans *Que ma joie demeure*, Bobi, extraordinaire professeur d'espérance enseigne aux villageois du plateau Grémone, le secret de la joie, à travers l'art de jouir et de goûter au spectacle du cosmos, la passion pour l'inutile... ; c'est aussi le projet des protagonistes de l'admirable roman, *Le Chant du monde*.

Dans ce récit, au titre à la fois panthéiste et idyllique, la joie, en plus de son caractère social, prend des dimensions quasi mystiques. Toussaint, qui incarne une véritable figure de sage, déclare :

« À voir tout ce remue-ménage, tu te dis bien que ce n'est pas sans importance ; un air de joie, une bénédiction de la terre et du soleil qui fait jouir. C'est une maille, Antonio, c'est le premier maillon. De là le reste commence. Et encore je ne te fais pas toucher le centre amer de ca joies. » (Giono, 1972, 364)

Sur les pas de tous ces personnages donc, et bien avant même le narrateur des Grands chemins ou encore *Angelo* du *Hussard sur le toit*, et surtout du *Bonheur fou*, une panoplie de personnages des épisodes festifs des essais évoquent (ou c'est l'essayiste qui le fait à leur place) leur recherche de la joie, et expriment leur sentiment de bien-être et de plénitude. Quand ces derniers sont au « comble du bonheur » (Giono, 1977, 635), pour reprendre les mots de la phrase du narrateur du *Hussard sur le toit* au sujet d'*Angelo*, et qui d'ailleurs clôt le roman, ils ne lésinent pas à en profiter royalement, à en « cueillir le jour ».

En guise de conclusion, l'utopie de la joie, de l'authentique... est donc un véritable leitmotiv d'avant-guerre surtout, et qui ponctue, en amont et en aval, les *Récits et essais*, et particulièrement les épisodes festifs. Que ce soit dans « résurrection du pain », ou encore dans l'épisode des réjouissances du domaine de Silence, dans *Triomphe de la vie*, entre autres, la perception narrative du temps repose sur l'apparence d'éternité : « Tout se fait dans le calme et le temps éternel » déclare le narrateur de *Batailles dans la montagne* (Giono, 1972, 798). Temps des origines ?

Chez Giono, la transgression du sacré et du profane repose sur un renversement des valeurs traditionnelles : la nature devient une divinité immanente, le sacré chrétien est souvent vidé de sa substance, et le profane acquiert une dimension spirituelle. Il propose ainsi une vision du monde où la transcendance n'est pas une question de dogme, mais d'harmonie avec le vivant. *Les Récits et essais*, à l'instar des autres écrits de Giono, deviennent un espace de rencontre entre le sacré et le profane et se présentent comme une occasion parfaite pour l'écrivain pour transmettre ses idéologies relatives à l'humanisme rural, au retour à la nature, au pacifisme, à la méfiance envers le progrès et la modernité, à la spiritualité panthéiste qui prône une vision quasi mystique de la nature ainsi qu'à l'appel à un « anarchisme » poétique qui préconise une forme de liberté absolue en rupture avec les cadres sociaux imposés, y compris le mouvement politique anarchiste. Ces éléments, qui représentent les fondements de la philosophie de vie de Jean Giono, lui servent de support pour critiquer la situation sociale et politique que vit le monde à cette époque.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTINE Mikhaïl, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par Andrée Robel, Paris, Gallimard, Coll. tel, 1970, pour sa traduction française.
- CAILLOIS Roger, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard, col. Idées/Gallimard, 1940

- CHONEZ Claudine, *Giono par lui-même*, Paris, Seuil, 1956, p. 50.
 - ELIADE Mircea, *Le Sacré et le profane*, Paris, Gallimard, « folio essais », 1965.
 - GIONO Jean, *Récits et essais*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989.
 - GIRARD Marguerite Mathilde, *Jean Giono méditerranéen*, Paris, La pensée universelle, 1974, p. 35.
 - GIRARD René, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, Hachette littératures, « Pluriel », 1972.
 - MAZOYER Michel et PEREZ REY Jorge et MALBRAN-LABAT Florence et LEBRUN René, *La Fête, de la transgression à l'intégration*, Paris, L'Harmattan, 2003.
 - NEVEUX Marcel, « De l'artisanat considéré comme une danse », in *Jean Giono*, Bulletin n° 29, Printemps-Été 1988, Association des amis de Jean Giono, Imprimerie Vial, pp. 52-67.
 - SACOTTE Mireille, « Un roi sans divertissement » de Jean Giono, *Notice*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 1995.
-

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Meryem MAGDI est doctorante affiliée au Laboratoire LIMPACT de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, à l'Université Cadi Ayyad de Marrakech. Elle est professeure agrégée en Lettres Modernes depuis 2021. Elle enseigne le français, la philosophie et la culture générale aux CPGE Mohamed Réda Slaoui à Agadir. Meryem MAGDI est l'auteure de plusieurs articles : « Jean Giono, un Breughel littéraire, le cas des *Récits et essais* », « L'essai et la pratique du "genre" chez Jean Giono ».